

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$4.00

Un An, par la Poste \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - - - Redacteur.

LA VALLEE DE L'OTZAWA

Édition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$3.00

Un An, par la Poste \$1.00

12eme. Annee. No. 248.

Ottawa, Mercredi 23 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

LE MONTE POLITIQUE

Mes derniers articles — mes portraits principalement — m'ont valu, dans une certaine presse, quelques injures. Ils ont été commentés favorablement et reproduits, à l'infini, d'autre part. Ainsi donc, les encouragements trop flatteurs qu'ils m'ont rapportés — et dont je remercie très vivement ceux qui me les ont adressés — me promettent de ne point m'en souvenir des outrages.

Je n'ai pas la prétention, évidemment, d'inventer ou de découvrir le second Empire ou les hommes qui l'ont servi. Cependant, on m'accordera peut-être que peu d'écrivains, avant moi, ont donné, de cette période historique et des personnalités qui l'ont traversée, une narration aussi complète, aussi intime que celle que je publie ici. C'est pourquoi, sans trouble, comme avec toute impartialité, je la continue.

De tous les hommes du second Empire, le plus ignoré, le plus oublié même, et non le moins important cependant, est à coup sûr, M. le comte Walewski — dont la figure hautaine, quelque peu dédaigneuse et trop sentimentale, par certains côtés, s'éclaircit et disparaît, soudainement, au plein de la gloire — ou si on préfère un autre mot — de la puissance de l'empereur Napoléon III.

Il y a là, peut-être, une injustice. M. le comte Walewski fut, en effet, l'un des collaborateurs les plus intimes et les plus précieux de l'empereur.

Trois grands seigneurs, très mondains, très brillants dans les salons comme dans la politique, il avait le masque de Napoléon Ier, et une légende veut qu'il en ait été le fils.

Le secret de cette naissance ne l'empêcha point, toutefois, de servir avec dévouement et avec habileté le gouvernement du roi Louis-Philippe, et ses amitiés avec MM. Guizot, Thiers et le duc d'Orléans sont célèbres.

Élevé à l'école de M. de Talleyrand vieillit, mais toujours maître, il était aussi l'un des habitués du salon de M. Thiers et sous l'Empire, il ne cessa de conserver avec son chef politique de la veilles, devenu son ami, les plus cordiales relations.

Il eût désiré même rallier à la cause de l'empereur le malin homme d'Etat; mais M. Thiers fit longtemps le coquet devant les ouvertures et les instances de M. Walewski — si longtemps en vérité, que la mort du comte survint, sans que les projets eussent reçu le moindre commencement d'exécution.

Après avoir, un instant, rêvé, dit une légende fantaisiste, de croiser, d'être roi de Pologne, M. le comte Walewski décida de rester en France, et lorsque l'Empire fut proclamé, il était ambassadeur du prince Louis à Londres.

Trois amis de la société anglaise, au milieu de laquelle il avait vécu, il réussit à apaiser les difficultés que les desseins du prince-président soulevaient dans la politique du cabinet britannique, et avec l'aide de son ami, lord Palmerston, il rallia au parti de l'Empire les réfractaires, ceux que le seul nom de Napoléon semblait effrayer.

J'ai dit comment il parvint à faire admettre par les ministres de la Reine, par la Reine elle-même, que Napoléon, serait reconnu par l'Angleterre, comme troisième empereur des Français, alors qu'on ne voulait voir en lui qu'un Napoléon II; et cette question, qui peut nous paraître aujourd'hui puérile, eut alors une extrême importance, menaçant même de provoquer des complications diplomatiques fort inquiétantes.

Président du congrès de Paris, après la campagne de Crimée, lorsque la guerre d'Italie fut résolue, le comte Walewski dirigeait le département des affaires étrangères.

En cette qualité et en qualité, aussi, de conseiller intime de Napoléon III, avec qui il se trouvait souvent en opposition aux projets du souverain. Autant il s'était montré, naguère, favorable à la Russie, lorsqu'il s'agit d'arrêter les préliminaires de la paix avec cette puissance, autant, alors, il se montra hostile à toute alliance avec Victor-Emmanuel, contre l'Autriche.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'Impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *réve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargées de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'Impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *réve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargées de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'Impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *réve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargées de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'Impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *réve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargées de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'Impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *réve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargées de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour.

à Strasbourg, je crois, le comte Walewski n'était plus au pouvoir, mais paraissait, dans les desseins de l'Empereur, indiqué pour reprendre en mains les affaires du pays.

En dépit des injustices, des rivalités, ce fut alors, autour de son cercueil, une sincère manifestation de regrets.

Le comte Walewski, en effet, quoique libéral et déplaçant à la coterie des autoritaires qui ne cessaient de tenter d'accaparer l'esprit de Napoléon III, laissa un vide profond dans le monde politique.

Son libéralisme lui valut des inimitiés implacables, et dans ses démêlés avec MM. Fould, Rouher, de Morny et Persigny, s'il fut parfois vaincu, il ne se découragea jamais.

Très absolu dans ses idées, très droit dans sa pensée, il n'abiqua point devant ses adversaires et demeura dans une intransigence de principes qui fait de lui une figure, un caractère.

Il fut, durant toute sa carrière, un ennemi déclaré de la politique des nationalités, et l'Empereur renoua, non sans amertume, à lui faire partager son rêve.

C'est à lui que M. Emile Ollivier doit d'avoir connu Napoléon III et d'être devenu son collaborateur.

L'une de ses amitiés les plus fortes aussi, fut celle qui le lia à M. Magne, et il y eut entre lui et cet homme d'Etat une correspondance très curieuse sur la politique impériale dont la publication — s'il était possible de la tenter — formerait comme l'un des documents les plus vrais, les plus vivants de l'histoire du second Empire.

Je possède quelques pièces intéressantes de cette correspondance.

Dans l'une, datée du 13 juillet 1863, M. Magne ne ménage guère M. Rouher.

L'échec fait au prestige personnel de l'Empereur par l'adjonction d'un tuteur qui s'est présenté et qui a été accepté comme nécessaire; les 10 premières années de l'Empire ravallées contre toute justice et toute vérité, au détriment de l'histoire contemporaine et au profit d'une personnalité exagérée au delà de toute mesure; tous ces faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes? N'ont-ils pas dû faire ouvrir les yeux et diminuer singulièrement l'influence venue de ce côté? Alors que s'est-il donc passé?...

A l'exemple de mon philosophe, j'examine, je ne comprends pas et je m'arrête.

Plus tard, en date du 7 août 1866, après Sadowa, M. Magne écrit encore à M. le comte Walewski et il lui fait part de ses appréhensions devant la situation nouvelle de l'Europe. C'est aussi un portrait intéressant de M. de Bismarck.

C'est probablement, parce que je n'entends rien à la politique que j'aime à politique. Oui, Bismarck, le Roi, la Prusse, l'Italie, la France, l'Europe, le passé et l'avenir comparés sont de bien graves sujets d'entretien.

A mes yeux, Bismarck n'est pas seulement un conservateur révolutionnaire; il faut être juste, c'est un véritable homme d'Etat, et un caractère. L'avenir pourra détruire son œuvre, mais combien de grands hommes n'ont pas cessé d'être grands, parce que leur œuvre ne leur a pas survécu. Quel qu'il arrive, Bismarck fera figure dans l'histoire.

Le roi de Prusse a un mérite singulier. C'est d'avoir soutenu son ministre à travers tous les obstacles. Si, après avoir approuvé le plan de son ministre et autorisé sa mise en pratique, le Roi l'avait lâché et renié au premier échec, le Roi et la Prusse ne seraient pas ce qu'ils sont.

Ce que j'admire dans la conduite de ces deux personnages, c'est qu'ils ont su concevoir un système, le méditer, le fonder dans toutes ses parties, préparer lentement et sûrement les moyens d'exécution, bien déterminer leur but, et le moment d'agir étant venu, le poursuivre résolument, avec précision et constance sans se laisser intimider, ni décourager par rien.

On pourra blâmer, au fond, cette partie, personne ne pourra dire qu'elle n'a pas été jouée de main de maître. Bismarck, le Roi ont eu le grand mérite de diriger les événements au lieu de se laisser conduire par eux. La Prusse a grandi, c'est justice.

Quant à la France, ce que je vois de plus clair, en ce moment, c'est que les Prussiens y sont détestés. Leur

orgueil blessé, leur conduite à Francfort révoltée, mais surtout leurs succès, leur ambition, leur agrandissement ne sont pas vus chez nous sans une vive pointe de jalousie nationale. En province, comme à Paris, je vois ce sentiment se produire avec énergie; c'est ce qu'il importe que l'Empereur sache. Pour ma part, je l'ai dit et écrit peut-être trop érudiment, la France, malgré son vif désir de la paix, ne se risquerait pas platoniquement, comme l'Autriche, à perdre sa situation, à descendre du premier rang de puissance militaire au second rang. On ne parviendrait pas à l'Empereur de n'avoir tiré de son intervention officieuse, ou provoquée de ses conseils, de son influence, d'autre résultat que d'avoir attaché à nos flancs deux puissants et dangereux voisins. Par un juste sentiment des proportions, la France se sentirait relativement affaiblie par cette nouvelle organisation et cette distribution des forces autour d'elle. A ses yeux, les traités de 1815 seraient aggravés.

Eh bien! de deux choses l'une: Ou bien, dans les arrangements qui vont suivre, la Prusse par une abnégation qui n'est guère dans la nature humaine, dans la sienne surtout, fera à la France une part telle que son rang, sa sécurité, sa puissance relative, sa prépondérance actuelle seront équitablement ménagés; dans ce cas, quelques esprits moroses pourront bien, comme l'Italie, pour la Vénétie, voir d'un mauvais oeil que la générosité nous restitue ce que la victoire nous aurait donné; mais le grand résultat étouffera les petites récriminations. On attribuera ces résultats à un plan de conduite prémédité; l'Empereur aura triomphé sans combattre. La voix des amis de la paix et celle des patriotes se confondront pour célébrer sa sagesse; jamais il n'aura été si grand. Jamais les villes n'auront été pavées et illuminées avec un entrainement plus sincère, telles sont mes conjectures et mes espérances.

Mais si le contraire arrive... Oh! alors préparons-nous! N'êtes pas préparé ne peut servir deux fois d'excuse.

La guerre est une chose abominable. Mais lorsqu'elle est dans la nature des situations, il n'y a qu'un moyen de l'éviter. C'est de ne pas la craindre. Je voudrais que l'on comprit bien que la Prusse, comme on dit, son lit toute seule et à sa guise, c'est absolument prendre d'avance l'engagement de la déloger par la force un peu plus tard.

C'est là, sans contredit, une des plus belles lettres qu'aient écrites et pensées M. Magne. Il s'y révéle l'homme d'Etat véritable et quoiqu'il affirme n'entendre rien à la politique, il devine trop les secrets — présent et avenir — de cette politique pour que nous ayons de lui l'opinion modeste qu'il exprime.

La personnalité de M. le comte Walewski se prête peu aux anecdotes. Figure grave, aimable et mondaine, à la fois, il se trouvait dans la grisette du second Empire, songeur un peu, souriant aussi, et comme résigné.

PIERRE DE LAMO.

La Dernière Année de Mozart

Trente-cinq ans, dix mois et quelques jours... c'est le temps que Mozart a passé sur la terre.

Il était né le 27 janvier 1756: on célèbre aujourd'hui le centième anniversaire de sa mort...

Mais qu'importe le peu qui a duré l'existence du sublime artiste, puisqu'il a vécu assez pour que son nom soit inscrit et rayonne en lettres impérissables sur le front du temple de l'art!

qu'un semblant de rétribution: Don Juan, à Vienne, avait rapporté 225 florins, moins de 600 francs. Mozart vivait alors dans la gêne; ses travaux pour le théâtre l'avaient forcé d'abandonner le professorat et il n'avait de fixe que ses émoluments de musicien de la chambre impériale, fonction pour laquelle l'empereur Joseph II — qui adorait la musique, mais qui savait compter — lui octroyait généreusement 800 florins par an. Mozart écrivait, il est vrai, de nombreuses compositions de tout genre, mais, en proie à une pénurie pressante continuelle, il lui arrivait souvent d'échanger un chef-d'œuvre contre quelques écus.

La situation du pauvre artiste devint telle, en 1788, qu'il dut songer à des emprunts sérieux; on trouve dans sa correspondance, si admirablement traduite par M. Henri de Curzon, quantité de lettres relatives à ses embarras. A la fin de juin, il écrivait à M. Michel Puchberg, négociant viennois, son ami, dans les termes suivants:

La persécution ou je suis que vous êtes mon vrai ami et que vous me consolez pour un homme honnête, m'en courage à vous ouvrir mon cœur tout entier... et à vous faire la demande suivante: j'irai droit au fait, sans phrases et avec ma sincérité naturelle.

Si vous voulez avoir l'affection, l'amitié de me venir en aide en me prêtant 1,000 ou 2,000 florins pour un ou deux ans, et contre intérêts, vous me tirez d'affaire... Vous devez sûrement considérer vous-même comme une chose certaine et véritable qu'il est facile et même impossible de vivre, avec l'obligation d'attendre une recette après l'autre! Quand on n'a aucun capital devers soi, au moins le nécessaire, il n'est pas possible de mettre ordre à ses affaires; avec rien, on ne fait rien.

Si, par hasard, vous ne pouviez vous priver tout de suite d'une parcelle somme, je vous prie de me prêter au moins, d'ici à demain, 200 florins, parce que mon propriétaire de la Landstrasse a été si indiscret, que j'ai dû le payer sur le champ, ce qui m'a mis absolument en désastre!

M. Puchberg prêta les 200 florins, mais la situation de l'emprunteur n'en fut qu'impassablement modifiée, car de nouvelles demandes du même genre, adressées à Puchberg ou à d'autres amis, se retrouvant fréquentes dans la correspondance. A la date du 8 avril 1790, on lit cette lettre navrante à Puchberg:

Vous avez raison, bien cher ami, de me m'honorer d'aucune réponse! Je suis importuné et trop grand! Je vous prie seulement de considérer ma situation sous toutes ses faces, d'avoir compassion de ma sincère amitié et de ma confiance en vous... et de me prêter 100 florins! Mais si vous voulez bien, et si vous pouvez m'arracher à un embarras actuel, faites-le pour l'amour de Dieu; quoi que ce soit dont vous puissiez vous priver, cela me sera toujours agréable. Oubliez tout à fait mon importunité, si cela vous est possible et pardonnez-moi!

Puchberg a écrit au bas de cette lettre: « Le 3 avril 1790, envoyé 25 florins en billets de banque ».

Un mois plus tard, en remerciant Puchberg d'un nouveau prêt, cette fois plus important, Mozart ajoute en post-scriptum: « J'ai maintenant deux écus; je voudrais bien augmenter ce nombre jusqu'à huit. Tâchez de répondre partout que j'accepte de donner des leçons. »

Ce qui frappe le plus dans cette dernière phase de la vie de l'illustre artiste, c'est qu'au milieu de sa détresse, Mozart conserve toujours sa gaieté et son inaltérable bonté; il écrit à sa femme, souvent séparée de lui, des lettres charmantes et toutes de belle humeur.

Pendant une tournée qu'il a entreprise en Allemagne, pour gagner quel que argent, en se faisant entendre comme pianiste, il raconte à sa « chère Constance » tous les épisodes de son voyage à Dresde, à Leipzig, à Berlin, avec un enjouement et un esprit étincelants, et à la fin de chaque lettre voltigeant par « millions » les baisers qu'envoie à la « chère et excellente petite femme » son « mari bien fidèle ».

Mais ce qui étonne plus encore que l'égalité d'âme qu'avait conservée Mozart en ces temps douloureux, c'est que rien n'altéra jamais la prodigieuse facilité qu'il avait pour le travail: en cette année 1791, dont il ne devait pas voir la fin, la liste de ses œuvres s'est

augmentée de plus de trente compositions, parmi lesquelles se rencontrent quantité de petites pièces, des lieder, des danses, des cantates, son célèbre *Les noces*, chef-d'œuvre de quarante mesures, mais aussi des concertos, une fantaisie à quatre mains, un quintette pour instruments à cordes, et enfin la partition de la *Flûte enchantée*, représentée le 30 septembre, celle de la *Clémence de Titus*, donnée à Prague, et le *Requiem*, qu'il laissa inachevé, quoi qu'il y ait travaillé jusqu'au jour de sa mort.

La *Flûte enchantée* obtint un retentissement immense et valut à Mozart une popularité que le doux maître n'avait jamais rêvée; elle allait peut-être lui ouvrir le chemin de la fortune... Il était trop tard.

Épuisé par une production excessive, par les labeurs du théâtre et aussi par les soucis des dernières années, Mozart sentit tout à coup les facultés de la vie s'abandonner; l'inspiration lui resta fidèle et n'eut jamais chez lui de défaillance, mais la main lui manquait pour la traduire, et quand il ne put plus créer... il succomba.

Cet admirable artiste, qui mourut à trente-six ans, laissant huit cents œuvres, aurait dû avoir les funérailles d'un roi.

Mais la misère devait le suivre jusque dans la terre.

Sa femme, arrachée de son corps, demi-mourante, fut tenue éloignée de sa demeure pendant plusieurs jours. Qui sait si l'rien qui puisse servir à ses nouveaux projets. On lui dit que la terre, qui, chez nous, est possédée jusqu'au dernier millimètre, est vacante là-bas. Il part sur cette déclaration, ou pour mieux dire sur cette rumeur. Il demande à peine des renseignements, et ceux à qui il en demande peuvent à peine lui en donner. Ils sont deux, celui qui part et qui cherche à vivre; et là-bas, celui qui attend et qui se dispose à le voler. Très souvent, presque toujours, après une traversée accomplie dans les conditions les plus dures, il ne trouve que des déceptions, la maladie, la faim. Il vend le peu qu'il possède, et il finit par se vendre. Il n'a plus qu'une pensée, qu'un espoir: revenir au point d'où il est parti, à l'ancienne patrie, à l'ancienne misère.

Le lendemain de la mort, à trois heures, les restes de Mozart furent conduits dans une petite église du voisinage; un prêtre dit quelques prières, quelques amis lui jetèrent l'eau bénite, et l'on partit pour le cimetière.

Il faisait un temps épouvantable, des rafales de neige aveuglantes, quand on arriva au cimetière, la nuit était venue et les amis avaient disparu.

Les fossoyeurs déposèrent à la hâte le corps de Mozart dans la fosse commune; mais pendant la nuit la tempête dévasta le cimetière, ravagea les tombeaux... et depuis on n'a jamais pu savoir où le plus grand artiste de son siècle avait été enterré.

CHARLES DARCOUS.

L'EMIGRATION

Quelle misère de n'avoir dans sa vie que quatre-vingt ans, et que vingt-quatre heures dans la journée! Plus on vieillit, plus on découvre d'aliments pour la curiosité ou pour la bienfaisance.

Fontenelle vivait par curiosité. Je suppose qu'il y a des hommes et des femmes qui vivent par le bien qu'ils font.

On querelle quelquefois les bienfaiteurs, parce qu'ils se contentent dans une spécialité. Vous connaissez un homme de bien à qui l'on amenait une fille intéressante par sa situation et intéressante aussi par ses grâces. Il se hâta de la rassurer et de lui promettre sa protection pour entrer dans la maison qu'il avait lui-même fondée. Il voulut savoir quel péché elle avait fait, pour se faire quelque idée de sa conduite future. Il l'interrogea avec précaution et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à une innocente. « Quoi! vierge, mon enfant! Je ne puis rien pour vous, car je ne m'occupe que des repenties. Mais repassez plus tard et je m'empresse de vous placer, dès que vous remplirez les conditions nécessaires. »

J'avoue que ce galant homme est assez comique! mais avouez aussi qu'il est logique. Il ne fait qu'appliquer la méthode analytique à la bienfaisance. Il a son département où il concentre son activité. S'il se dévouait à faire le bien en général, sans déterminer la nature de ses services, il n'arriverait à aucun résultat. Il ressemblerait à un labourneur qui, au lieu d'ensemencer le sillon, jeterait la graine au hasard.

A chaque mouvement que fait la grande roue qui entraîne le monde, nous découvrons un nouvel ordre de faits et un nouvel ordre de malheurs.